

1 Samuel 24/ 1-23

Luc 6/ 27-35

Nous voici au cœur de la radicalité de l'évangile.

Nous voici dans l'impossible, l'insoutenable du message de Jésus.

Cette année au catéchisme, nous nous penchons sur les deux commandements d'amour : aimer Dieu et son prochain comme soi-même.

L'éternelle question se pose de génération en génération : comment aimer peut-il être un commandement ? L'amour ne se commande pas !

Au début de la semaine, a commencé le procès de ceux qui ont participé à l'organisation du meurtre du prêtre Jacques Hamel, le 26 juillet 2016. Ce prêtre âgé de 86 ans a été tué pendant qu'il célébrait une messe en semaine, le matin à Saint Etienne du Rouvray, à côté de Rouen.

Après 5 ans, sa sœur Roselyne Hamel, de qui il était très proche, raconte son chemin de souffrance jusqu'au pardon. C'est une histoire qui illustre pour moi l'amour des ennemis. Comment a-t-elle réussi à faire ce chemin ?

Tout d'abord, elle a été entourée par beaucoup de personnes qui avaient aimé son frère : un homme qui a aussi failli mourir dans les mêmes circonstances, des personnes d'Eglises, évêques, prêtres, jusqu'au pape.

Et puis, sa souffrance a été si vive qu'un jour, elle s'est demandée : « *Qui peut souffrir plus que moi ? Ce n'est pas possible, combien de temps je vais tenir ?* »

Pour moi, c'est une question qui est un point charnière, un point de basculement. En effet, quand on souffre, on lutte comme on peut, on se laisse parfois envahir par le désespoir, par le découragement, par l'humiliation qu'on subit. On n'a pas la clé pour en sortir.

Quand on ne supporte plus ce qui nous arrive, on cherche une issue.

Parfois un questionnement nous arrive, une réflexion nous est donnée sans qu'on l'ait attendue, et on peut se mettre en route différemment. Comme on ne peut pas changer la réalité extérieure, c'est à l'intérieur de soi qu'on peut agir.

« *Qui peut souffrir plus que moi ?* ». Roselyne Hamel est elle-même une mère et elle s'est imaginée qu'un de ses enfants commette un tel acte. Je trouve beau de pouvoir mettre en route son imagination ainsi pour penser l'inimaginable.

Elle a pensé à la mère du terroriste, aux regards qu'on devait lui adresser, à la culpabilité qu'elle devait ressentir. Quand on est parent, on se demande toujours où l'on s'est trompé quand son enfant tourne mal.

Roselyne Hamel disait toujours à ses propres enfants : « *Ce n'est pas parce qu'on a des problèmes qu'il faut garder les deux pieds dans le même sabot, il faut relever la tête, aller de l'avant* ». Alors elle a essayé de le vivre elle-même, d'être en cohérence avec l'éducation qu'elle leur a donnée.

En répondant à un journaliste de sa commune un an après, elle lui a demandé s'il connaissait cette famille. Et elle lui a demandé leurs coordonnées.

Après quelques mois, un coup de téléphone, et les deux femmes se sont rencontrées. La mère du terroriste a demandé pardon à la sœur de Jacques Hamel. Mais cette femme n'y était pour rien.

Si je reprends le mot ennemi, cette femme n'était pas l'ennemie, ce n'était pas elle qui avait tué le prêtre. Mais elle faisait partie de la famille ennemie.

Roselyne Hamel a tissé avec elle un lien réparateur. Un jour, elle a offert à cette femme une plante, et s'est achetée la même. En prenant soin de cette plante, c'est une sorte de communion entre elles qu'elle a proposée. Elle a tissé un lien très fort avec cette famille.

Cette histoire illustre un des sens possible d'« aimer » ses ennemis. Le mot « aimer » est piégé, car il résonne de toutes les histoires d'amour qu'on peut mettre derrière, avec notre façon occidentale de le vivre. On imagine peut-être l'amour romantique qu'on voit dans les films, avec une jolie musique derrière.

La Bible ne nous montre pas cette façon d'aimer. Aimer ses ennemis est un travail de libération. L'amour des ennemis est déjà un message de l'ancien testament. Ce n'est pas un sentiment, c'est une action.

J'ai parlé tout à l'heure d'un moment de basculement. Dans toute situation difficile, nous avons des choix à faire. On peut basculer dans l'enfermement sur soi-même, et ne rien concéder à la personne. On peut aussi décider que non, notre vie ne sera pas empoisonnée par la haine, le ressentiment ou le désir de vengeance.

Dans l'histoire de David, regardons ce moment de basculement. Cette histoire est racontée deux fois à deux chapitres d'intervalle, avec des petites variantes. David est poursuivi par Saül qui veut le tuer. Saül doit laisser sa place de roi à David, et ça il n'en est pas question.

David est au fond de la caverne et voit Saül s'accroupir dans la caverne pour soulager un besoin pressant. Dans l'autre chapitre, Saül s'était endormi. David aurait pu le tuer, c'est ce qui était attendu par ses compagnons. David sent son cœur battre parce qu'il coupe un pan de son manteau. Sans doute le premier geste avant de le tuer.

David écoute son émotion. Il écoute son cœur. C'est le moment du basculement. Il se dit qu'il ne pourra pas se présenter devant Dieu après avoir tué celui que Dieu avait choisi, même s'il a été démis de cette fonction par sa désobéissance.

Saül veut tuer David, et David ne répond pas à cela, il se décale, il se déplace, il agit en montrant qu'il ne va pas lui rendre le mal pour le mal.

Quelle est sa façon d'aimer ? C'est par un geste concret, pas par des sentiments. Un geste qui épargne, qui ne montre pas d'hostilité. Quand il est à bonne distance, il montre à Saül qu'il aurait pu le tuer mais qu'il ne le fait pas. Aimer son ennemi, c'est ne pas donner au mal une chance de se répandre. Ne pas entrer dans la spirale du mal.

Cette libération a continué avec la venue de Jésus. L'expression consacrée c'est que Jésus vient nous sauver. Mais on ne sait pas trop de quoi.

Jésus vient nous sauver du mal, il nous indique un chemin pour nous libérer du mal que nous subissons et que nous commettons.

Aimer son ennemi, ce n'est pas devenir amoureux. C'est vouloir se libérer de la haine qui nous guette, des films qu'on se fait dans la tête et qui nous empoisonnent, de l'envie de se venger ou bien de rentrer sous terre et de ne plus bouger.

Jésus a osé parler de l'amour des ennemis car c'est de cette façon la plus extrême qu'on devient des humains. Contrairement aux animaux qui se dévorent entre eux, nous ne sommes pas en survie vitale.

Nous sommes capables de réfléchir. Capables d'accueillir nos émotions, de discerner les actions justes à faire.

Nous savons que notre orgueil, notre fierté, notre envie de ne pas perdre la face nous empêchent bien souvent de réfléchir dans le bon sens, de trouver le courage de faire le premier pas. Et pourquoi pas d'aller chercher de l'aide.

Ce n'est pas de la morale que Jésus vient nous faire. C'est un message de vie incarnée. Jésus a vécu lui-même l'humiliation de ses ennemis, leurs pièges, jusqu'à son arrestation et sa mort.

Jésus a agit par des gestes de non violence envers eux, tout en restant debout face à eux. La non-violence ce n'est pas de s'aplatir devant l'autre, c'est chercher une issue pour garder le dialogue, la possibilité d'une parole réparatrice.

*« A qui te frappe une joue, tend encore l'autre »*

En grec, le mot « autre » ne veut pas dire forcément la joue gauche comme on l'entend souvent. Le mot choisi privilégie le sens de « autre » comme « différent », et pas « l'autre » de l'un et l'autre.

On pourrait comprendre cette expression comme « ne t'enfuit pas mais présente un autre côté de toi, décale toi, pour ne pas entrer dans une spirale de violence ou de victimisation ». Ce décalage est un vrai travail en soi. C'est être attentif au point de basculement qui nous fait prendre une autre direction.

Mais comment Jésus applique-t-il cette phrase ? Quand il se fait gifler par un garde, au moment de son interrogatoire chez le grand prêtre, est-ce qu'il tend l'autre joue ? Est-ce qu'il reste victime ?

Non, il propose une autre facette de lui-même. Il répond : « *si j'ai mal parlé, montre moi en quoi ; si j'ai bien parlé pourquoi me frappes-tu ?* » Jn18/23

Il montre la force de la parole. Une parole juste sans agressivité. Sa force c'est de puiser ses ressources en Dieu pour ne pas se laisser envahir par ses émotions, par la nécessité de réagir immédiatement. Il réussit à ne pas ajouter du mal au mal. Et de permettre à la parole de révéler le mal qui lui est fait.

Car là où le mal déshumanise, la parole humanise.

Pour finir ce message, nous pouvons réfléchir à nos propres ennemis.

Quelles sont les relations de nos vies qui nous emprisonnent ? Quelles sont nos relations qui ne sont pas libérées du mal ?

Nous sommes invités par Jésus à nous enraciner en Dieu pour lui demander de l'aide, de l'inspiration, de la créativité. Pour qu'il nous montre le point de basculement où nous serons capables d'envisager un autre chemin que celui qui est bloqué.

Pour qu'il nous apprenne qu'on ne meurt pas de mettre son orgueil de côté pour faire le premier pas.

Et si nous basculons dans un geste différent, peut-être que notre ennemi basculera lui aussi dans une autre attitude.

Faisons confiance à Dieu, son amour nous garde vivants. Amen.